

Littérature française

# Mille milliards de Guy Debord!

Biographie, réédition, correspondance, livre de souvenirs: l'actualité éditoriale débord d'ouvrages sur et par le fondateur de l'Internationale situationniste. Et la droite comme la gauche sont pour une fois du même Debord.

GUY DEBORD  
Correspondance volume I,  
juin 1957-août 1960,  
Fayard

384 pp., 160 F.  
In Girum Imus Nocte et  
Consumimur Igni, suivi de  
Ordures et décombres,  
Gallimard, 150 pp., 85 F.

CHRISTOPHE BOURSEILLER  
Vie et mort de Guy Debord  
1931-1994  
Plon, 435 pp., 125 F.

JEAN-MARIE APOSTOLIDÈS  
Les Tombeaux de Guy De-  
bord

Exils «essais», 162 pp., 90 F.  
RALPH RUMNEY  
Le Consul

Allia, 125 pp., 90 F.

Guy Debord, le fondateur de l'Internationale situationniste, l'auteur de *la Société du spectacle*, est à la mode. On écrit sa biographie, on édite ses lettres, on republie ses livres et ses amis racontent leurs expériences communes. Il est cité tous azimuts par quelques intellectuels de gauche (entre autres ceux qui écrivent dans *les Inrockuptibles*) et de droite (la jeune génération du *Figaro littéraire*). Ce qui les fascine tous est décrit par Christophe Bourseiller en préambule de sa biographie.

Un jour de l'après-68, alors encore prépubère, le biographe entend parler des situationnistes. «On les disait extrémistes en insistant sur le fait que leur "extrémisme" était parfaitement indéchiffrable. Sur-le-champ je fus séduit.» L'Internationale situationniste a disparu quand les Editions champ libre éditent Debord. Bourseiller peut alors admirer son talent littéraire et contempler «avec stupéfaction (son) cheminement exempt de compromissions. Véritable astre noir de la littérature, Guy Debord fut pour moi le guide secret d'une jeunesse qui n'attendait rien de l'âge adulte». C'est pour comprendre cette séduction, dit-il, qu'il a voulu écrire l'histoire de cet homme «qui de sa vie n'accorda d'entretien à un journaliste, ne parut point à la télévision, refusa les honneurs, et reste en dépit de tout un des écrivains marquants de ce siècle déjà mort.»

La biographie qui suit cette prose un tantinet exagérée raconte comment le héros vécut une enfance bourgeoise, rejoignit après-guerre les lettristes, prit la tête de leur aile la plus radicale, réalisa des films d'avant-garde, anima des chahuts, rassembla une bande de buveurs, traîna avec eux chez Moineau, un bistrot de Saint-Germain, erra à la recherche de haschisch et autres plaisirs dans les quartiers chauds de Paris. Comment aussi il se maria avec Michèle Bernstein, fonda en 1957 l'Internationale situationniste, créa la revue du même nom, pratiqua le détournement d'œuvres existantes, critiqua le philosophe-sociologue Henri Lefevre après avoir pas mal pillé ses thèses, attaqua le maoïsme avec des années d'avance sur tout le monde. Comment il se sépara de Michèle Bernstein, publia *la Société du spectacle*, livre alors aussi sous-estimé qu'il est aujourd'hui surestimé, inspira les plus enragés des



Guy-Ernest Debord en avril 1952.

révoltés de Mai 1968, puis fit tout pour saborder l'IS qu'il avait créée, excommunia ses amis les plus chers, se réfugia dans un splendide isolement, épousa Alice Becker-Ho, se lia avec le tsar du cinéma français, l'agent des stars, Gérard Lebovici, se fit accuser de son assassinat par une presse irresponsable, en souffrit, lui qui détestait le terrorisme. Comment dans les *Commentaires sur la Société du spectacle*, sorte d'Apocalypse un peu confuse, il se mit à fustiger le monde moderne, la victoire «définitive» du capitalisme, de la marchandise, du spectacle, d'une modernité qu'il jugeait mortifère, comment enfin il buvait, même sans soif et confessa ce penchant pour le vin, les alcools dans *Panegyrique 1*. Avant de mourir en 1994.

On trouve ces péripéties et les témoignages de ceux qui l'ont connu dans le livre de Christophe Bourseiller, bio classique et sympathisante. Plus en tout cas que la

tentative de Jean-Marie Apostolidès de comprendre Debord, de faire son portrait «en jeune libertin» à travers non sa vie mais les romans de Michèle Bernstein, qui fut sa compagne au tournant des années 50 et 60, ou sa propre prose. Dans ce matériau, Apostolidès repère quelques archaïsmes, des rapports avec les femmes marqués par le patriarcat, un amour pour la prose classique du XVII<sup>e</sup> siècle trop convenu. Mais ces deux taches une fois nettoyées, l'auteur souhaite que Debord devienne le «guide pour le siècle qui commence». Le mot peut paraître malheureux (ou sont les Ni Dieu ni maître d'antan?). Il a le mérite de refléter le rapport de nombreux jeunes intellectuels à l'auteur de *la Société du spectacle*. Il faudrait cependant être un admirateur forcené et fétichiste, ou un historien très pointu, pour apprécier le premier tome de la *Correspondance* de l'écrivain: 384 pages sans envolées et sans grand intérêt (on espère que les tomes suivants seront plus essentiels). Si ce n'est qu'on y respire parfois, au détour d'une lettre de Debord, une suspicion contre les artistes membres de l'IS, qui sentent la mesquinerie bureaucratique.

Plus essentielle dans son œuvre, «l'édition critique augmentée» de *In Girum Imus Nocte Et Consumimur Igni*, texte d'un long métrage que Debord a tourné en 1977. Ce concentré de désespoir commence par «Je ne ferai dans ce film aucune concession au public» et se clôt par «La Sagesse ne viendra jamais». Deux mots d'ordre qui imprègnèrent la vie de leur auteur.

Mais le document le plus passionnant et le plus vivant de ce mois debordien s'intitule *le Consul*. C'est un petit livre d'entretiens de Ralph Rumney (1) avec Gérard Berreby. L'Anglais Rumney était un des piliers de la bande du bistrot Moineau. On le surnommait «le Consul» en référence à l'alcoolisme du héros d'*Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry. Il devint ensuite, en 1957, un des fondateurs de l'Internationale situationniste. Debord l'en a vite exclu. Pourquoi? Officiellement parce qu'il aurait donné trop tard un texte à la revue. Mais «Guy ne donnait pas toujours les vraies raisons des exclusions», note

Rumney. L'épisode a été en tous cas difficile à avaler pour un homme dont les théories sur la ville, l'art, la dérive et la vie quotidienne étaient proches de celles de son procureur. «C'était très décourageant. J'y croyais vraiment et j'y crois toujours. On ne tourne pas forcément casaque après excommunication...»

Son livre montre en effet que cet artiste d'origine ouvrière est resté fidèle à sa conception de la liberté, mais aussi à son amitié pour Debord et à leur aventure commune. «Comment devient-on Guy Debord?», se demande-t-il. «... Je crains fort que les multiples biographes qui sont à l'œuvre, épargnent au lecteur l'effort nécessaire pour comprendre que les tares furent aussi essentielles que les panegyriques».

EDOUARD WAIN TROP

1) Dans la même collection, il faut lire *la Tribu* par Jean-Michel Menson (Allia)

